Interview du cinéaste Rolf Lyssy : cinéma suisse: "l'essentiel vient de l'étranger..."

Autor(en): **Baumann, Alice / Lyssy, Rolf**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger**

Band (Jahr): **24 (1997)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-912015

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Interview du cinéaste Rolf Lyssy

Cinéma suisse: «l'essentiel vient de l'étranger...»

Revue Suisse: Monsieur Lyssy, à quoi reconnaît-on un film typiquement suisse?
Rolf Lyssy: Cela n'existe pas. On pourrait aussi bien se demander ce qu'est la Suisse. Le cinéma est question de langue. Ainsi, un film suisse alémanique reflète la mentalité suisse alémanique. Par contre, les films romands, tels que ceux de Tanner, Yersin, Goretta et Reusser, sont d'influence française. En règle générale, les Suisses romands ne vont pas voir de films suisses allemands, car ils ne s'y reconnaissent pas. «Les faiseurs de Suisses» a fait exception. Il a plu aux Romands grâce au comique Emil. Les réactions avaient été étonnantes: plus d'un million de Suisses ont vu mon film en dépit du fait qu'il critique leur – notre – mentalité.

Quels sont vos problèmes en tant que cinéaste suisse?
Je fais des films dans un pays trop petit pour un art si onéreux. Chaque film est une réalisation propre, qui requiert un large public. Il faudrait qu'il soit vu par au moins 200 000 personnes au lieu des 5000 à 20 000 spectateurs habituels pour permettre de couvrir les frais de production.

Comment se fait-il qu'il y ait, malgré tout, encore des films suisses?
Parce que les politiciens ont décidé, en 1958, que la Suisse avait besoin d'un cinéma dans lequel elle puisse se refléter. On soutient le cinéma suisse en somme comme le fromage, le vin et d'autres produits indigènes.

Les réalisateurs suisses ont une réputation un peu à part. De qui se sentent-ils le plus proche?
Des réalisateurs de tous les petits pays d'Europe, tels que les Pays-Bas, la Belgique, le Danemark ou la Suède. Les soutiens que nous recevons sont les plus maigres, bien que nous soyons un des pays les plus riches du monde. Notre conscience culturelle est manifestement réduite.

Le succès de votre film «Les faiseurs de Suisses» vous a-t-il aidé?
Malheureusement non. Je dois, comme tout le monde dans ce pays, me battre pour trouver un soutien financier. La Suisse se méfie du succès. L'envie et la jalousie sont très répandues. Celui qui sort du lot est suspect; il ne ressent guère de solidarité. Depuis 1975, je n'ai plus jamais reçu de prix cinématographique de Zurich, car on a dû penser qu'après «Les faiseurs de Suisses» je n'avais plus besoin de reconnaissance.

Y a-t-il des œuvres primées qui n'ont pourtant pas rencontré de succès?
Les films tournés par Daniel Schmid, par exemple, font toujours grande impression dans les festivals, mais ont malheureusement beaucoup de peine à toucher un grand public.

Quel est le montant des subventions que vous obtenez pour vos projets?
La Suisse soutient ses films et leur participation aux festivals à raison de 7,5 millions de francs par année. C'est risible, quand on pense qu'une production engloutit près de 2 à 5 millions de francs. Le maximum que l'on puisse obtenir de la Confédération, des cantons et des villes s'élève à 1,5 million de francs. Il faut aller chercher le reste à l'étranger, car l'économie privée ne s'intéresse pratiquement pas au septième art. Ce qui signifie que pour une production onéreuse, l'essentiel vient de l'étranger...

Rolf Lyssy (1936) a fait un apprentissage de photographe et a été l'assistant de plusieurs réalisateurs de cinéma, dont Alain Tanner, Reni Mertens et Walter Marti. Depuis 1968, il a écrit et réalisé neuf films et mis en scène trois pièces de théâtre. Parmi ses œuvres les plus connues citons «Konfrontation» (Confrontation – l'attentat de Davos, 1975), «Die Schweizermacher» (Les faiseurs de Suisses, 1978), «Teddy Bär» (1983) et «Leo Sonnyboy» (1989). La pièce de théâtre intitulée «Jeanmaire – ein Stück Schweiz» (Jeanmaire – un morceau de Suisse, 1992) d'Urs Widmer, mise en scène par Lyssy, a fait grande impression.

Dans quelle mesure dépendez-vous, en tant que cinéaste, de la télévision?
Les télévisions suisses et étrangères sont importantes pour les coproductions, qui leur permettent d'acquérir les droits de diffusion. En ce sens, les télévisions sont des partenaires importantes du cinéma. En tant qu'indépendant, je suis mon propre passeur de commandes. Je m'occupe du financement de mes films avec mon producteur. Ce travail de production me prend énormément d'énergie.

Vous arrive-t-il de songer à abandonner?
Oui, car il est difficile de ne pas se résigner dans ce pays. Certains de mes collègues sont amers. Je comprends que certains artistes émigrent. Mon frère, musicien, est parti en Israël et mon fils est cameraman à New York.

Le cinéma est en plein essor, sauf le cinéma suisse: comment le situez-vous actuellement?
Le cinéma connaît des hauts et des bas, tout comme le sport. A peine est-il au top qu'il retourne dans l'anonymat. Le cinéma suisse a connu ses temps les meilleurs dans les années 40 et 50. Puis, il y a eu un trou. Jusqu'à l'arrivée du nouveau cinéma suisse à la fin des années 60. Il a atteint son apogée au milieu des années 70 jusqu'au début des années 80. Depuis lors, il n'a cessé de dégringoler.

Alors, qu'est-ce qu'un bon film?
Il est délicat de répondre à cette question. Un film est l'œuvre de personna-

lités: un auteur et un metteur en scène – qui sont parfois une seule et même personne – ainsi que des acteurs. Un réalisateur de cinéma doit maîtriser son œuvre et avoir quelque chose à dire.

Il n'y a en Suisse ni Cinecittà, ni Hollywood, ni Babelsberg: le cinéma suisse a-t-il, malgré le manque de professionnalisme, encore une chance d'exister?
Pour le dire de manière provoquante, il y a en Suisse trop de cinéastes qui font trop de films vides de sens; exception faite des documentaires. Trop de gens se battent pour un gâteau (d'argent) trop petit. Ces vingt dernières années, on a donné trop facilement à des gens inexpérimentés l'opportunité de tourner des films. La plupart n'ont trouvé grâce ni auprès de la critique, ni auprès du public. La seule création d'écoles de cinéma ne résoudrait pas le problème. Elles produiraient aussi des chômeurs ou, dans le meilleur des cas, de futurs employés de télévision.

Qu'est-ce qu'il faut pour permettre à un créateur d'œuvres cinématographiques de réussir?
Pour faire du cinéma, il faut avant tout être passionné. Le cinéaste donne sa vie au film. De l'amour, du talent et avant tout de la patience. Je suis plus souvent assis à ma table en train d'écrire que debout derrière la caméra. Il faut aussi avoir le goût du risque: pour exercer ce métier qui coûte très cher, il faut prendre ses responsabilités comme dans peu d'autres branches.

Quel est le film qui vous a le plus marqué, M. Lyssy?
Aucun. Je refuse d'établir un classement. Billy Wilder, qui, entre parenthèses, est né la même année que mon père, est une grande figure du cinéma qui m'a beaucoup marqué. Wilder a montré qu'un film peut être tout à la fois divertissement et message, qu'il s'agisse d'une comédie, d'un policier ou d'un mélodrame.

Quel est votre credo?
L'antifascisme, je pense. J'essaye de raconter des histoires allant dans ce sens. Mon but est atteint lorsque les gens sortent du cinéma un peu changés.

Quels sont vos projets actuellement?
Mon prochain film s'intitule «Swiss Paradise» (Paradis suisse). Il se déroule aux Etats-Unis, dans un endroit fictif appelé New Schwyz, et parle de nous, Suisses, qui voudrions d'un côté être repliés sur nous-mêmes et aimerions, pourrions, devrions de l'autre côté nous ouvrir aux autres...

Interview: Alice Baumann

Un film qui a connu le succès: «Höhenfeuer» (L'âme sœur) de F. M. Murer. (Photos d'archive)

Cinéma sur la Piazza Grande

Le 50ème Festival de Locarno

Où 7000 personnes se soir après soir, rassemblent-elles, pour se laisser éblouir par des images animées sur un écran géant de 26 mètres sur 14? et dans

Fred Zaugg *

quelle ville la place principale, baptisée Piazza Grande, est-elle à disposition du public pour une fête du septième art? A Locarno, bien sûr.

Le Festival International du Film de Locarno est le plus ancien du genre après Venise. Il est considéré comme le plus original et le plus familier des festivals, en dépit du fait qu'avec ses 150 000 entrées il ne vienne qu'en sixième position sur le plan mondial. La 50e édition du Festival de Locarno se déroule cette année du 6 au 16 août.

Le festival avait pour cadre, au début, le parc du luxueux hôtel Albergo Grande. C'est en 1971 qu'il a pris ses quartiers sur la Piazza Grande. Dès ses débuts, Locarno a pris sa place dans l'histoire du cinéma. Parmi les films primés de la première édition du Festival, en 1946, figurent «And Then There Were None», film américain de René Clair, et «Ivan Grozny» (Ivan le Terrible) de Sergei M. Eisenstein. Nombre de cinéastes ont, depuis lors, débuté à Locarno leur grande carrière, car le festival s'est intéressé surtout au jeune cinéma et aux films venant de pays peu connus ou nouveaux dans le 7e art.

Pour cette année du jubilé, la tradition est respectée, puisque la plus grande partie du festival est constituée de la compétition internationale tournée vers l'avenir à laquelle participeront 16 à 18 films. Il va de soi que, cette année, Locarno va, avec une légitime fierté, jeter aussi un regard sur le passé. Ainsi, une partie du Festival est intitulée «50+1 années de cinéma américain». De célèbres cinéastes contemporains vont y sélectionner des œuvres américaines importantes qui ont été ignorées à leur sortie. Un livre, une manifestation itinérante sillonant toute la Suisse, une fête fédérale à Locarno associée au 50e anniversaire du festival marqueront le jubilé.

La famille du festival, il faut l'espérer, ne changera pas, toujours plus grande, toujours plus jeune. A Locarno, le cinéma a un avenir depuis 51 ans (il n'y a pas eu de festival en 1951). L'édition de cette année nous montrera son évolution.

* Fred Zaugg est critique de cinéma au quotidien bernois «Der Bund».